

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

DEUXIÈME PARTIE — HISTOIRES DU PASSÉ.

IX.

L'utilité de ce vol ne s'expliquait que de deux manières : ou pour sauver Jacques ou pour s'en faire des rentes... Or, il avait laissé mourir le garde... Donc, son vrai but (était d'en tirer profit. Tant que de Saint-Dutasse n'aurait pas proposé de transaction, on n'avait encore rien à craindre de lui. Il ne devenait menaçant que le jour où, sa proposition faite, on aurait refusé de l'accepter.

Telle fut la réflexion qui se présenta à l'esprit du magistrat au moment où Nicole, déjà parvenue à moitié de l'escalier, se retourna pour lui crier en le voyant hésiter :

— Décidément, venez-vous ?

— Me voici, répondit-il, enfin résolu, en gravissant les marches.

Autre point à éclaircir : En quoi avait-il besoin d'aller écouter le malade en délire ? Il savait que son secret appartenait maintenant à la Cardoze par le peu qu'en avait prononcé M. d'Armangis. Le blessé ne pouvait seulement que le compléter par des détails... et ces détails importaient peu, du moment, comme on dit, que la meche était éteinte. Ne valait-il pas mieux, tout de suite, demander à cette fille quel prix elle réclamaient de son silence et accepter ses exigences, si exagérées qu'elles pussent être ? Oui, mais il ne faut pas oublier que Jacques avait payé pour le crime des autres.

En apprenant l'exécution du garde qu'il avait livré au

bourreau, la Cardoze ne pouvait elle pas se prendre pour le procureur d'une si féroce haine que, repoussant toute somme offerte elle aimât mieux venger la mort de son père en perdant de Jozères ? Donc il tenait à se trouver là pour faire face à l'orage plutôt que de le laisser éclater derrière lui.

Si le magistrat, comme il l'avait fait remarquer à Nicole, avait cru vraiment que M. d'Armangis ne parlerait plus et que la prostration avait enfin eu raison de la folie, il dut reconnaître, en pénétrant dans la chambre du blessé, qu'il s'était bercé d'un très vain espoir.

La démence furieuse qui couvait sous le crâne de M. d'Armangis allait éclater en une terrible explosion au plus petit choc qui ébranlerait ce cerveau en feu. Assis sur son séant, la tête posée entre ses mains, les coudes sur ses genoux et les jambes repliées, le malheureux se tenait, pour le moment, muet et immobile, fixant de ses yeux tout étincelants de fièvre un coin de la chambre, comme si, là, dans sa démence, il voyait quelque redoutable personnage. Telle était son attention à regarder ce point de la pièce que les deux écouteurs entrèrent sans qu'il détournât la tête.



... A pas lents, comme le tigre qui va s'élancer sur sa proie...

— Hein ? dit tout bas la Cardoze, êtes-vous toujours d'avis qu'il doit s'être endormi ?

A la vue du malade, M. de Jozères avait blêmi. Il lui fallait renoncer à ce que rien pût arrêter la crise qui s'annonçait.

— Que va-t-il révéler ? se demanda-t-il avec un frisson d'effroi.

Sans la moindre émotion, presque gaie, Nicole avait été prendre deux chaises qu'elle approcha du chevet.

— Là, fit-elle, asseyons-nous d'abord et attendons qu'il lui plaise de nous conter ses petites affaires.

Puis elle se reprit pour dire au procureur en lui souriant :

— ... Ou plutôt vos petites affaires, car vous m'avez tout l'air d'occuper une large place dans la pensée de M. d'Armangis.

Et, s'asseyant sur une des chaises, elle lui désigna l'autre en continuant d'un ton impératif :

— Venez ici... et faisons bien nos conventions.

M. de Jozères obéit ; mais, malgré lui, comme s'il craignait que le moindre bruit amenât l'accès du malade, il marcha sur la pointe du pied.

— Oh ! oh ! Est-ce que vous craignez d'écraser des œufs ? demanda la fille railleuse, sans même se donner la peine d'assourdir un peu le son de sa voix.

— Ne faut-il pas épargner autant que possible une souffrance à ce malheureux qu'un rien peut irriter ? souffla le bon apôtre d'un air attendri.

Elle le regarda en riant :

— Tiens ! fit-elle, c'est sans doute dans l'escalier que vous avez ramassé cette sensibilité là ? Vous ne la possédiez pas, tout à l'heure, en bas, quand vous avez eu un moment la pensée de m'étrangler.

Comme le robin allait protester, elle l'arrêta d'un geste brusque, pour ajouter :

— Non, pas de comédie entre nous. Parlons vite et bien. Regardez l'horloge. Quelle heure est-il ?

— Bientôt cinq heures du matin.

— Bon. Maintenant écoutez-moi. A six heures du matin, c'est-à-dire dans une heure d'ici, vous me devrez cinq cent mille francs.

A ce chiffre, M. de Jozères fit un saut sur son siège en répétant d'une voix étranglée :

— Cinq cent mille francs !

— Ni plus ni moins.

— Crois-tu donc qu'on ait une pareille somme en poche ? bégaya l'avare en essayant de parlementer.

— Oh ! je vous ferai crédit.

Cette réponse donna-t-elle au coquin l'espérance de pouvoir plus tard esquiver le paiement ? il faut le supposer, car, sans marchander plus longtemps, il demanda d'un ton qui s'était subitement raffermi :

— Et toi, pour une si grosse somme, quel engagement prends-tu envers moi ?

— Je m'engage à avoir complètement oublié, à six heures, tout ce que M. d'Armangis aura dit pendant les soixante minutes qui vont s'écouler.

Ce que désirait le plus le magistrat c'était de se mettre à l'abri de la vengeance de la Cardoze aussitôt qu'elle apprendrait l'exécution de son père et la part qu'il avait prise à sa condamnation.

Il secoua donc la tête d'un air de doute en disant :

— Oh ! oh ! tout... tu oublieras tout ?

— Oui, tout.

— Sans exception ?

— Sans aucune exception.

— Mais si tu te repenais du marché, te croirais-tu dégagé de ta parole ?

— Non, ce qui aura été convenu restera convenu, appuya la fille.

Elle achevait quand l'horloge se mit à tinter lentement les cinq coups.

— Est-ce oui ou non ? demanda impérieusement Nicole.

— Oui, prononça vite le procureur.

— Bien. Alors la convention commence, ajouta-t-elle en se retournant vers le lit.

Le regard toujours fixé sur le même point, M. d'Armangis n'avait pas changé de position. Seulement ses lèvres s'agitaient comme s'il se parlait à lui-même.

— Ah ! mais non ! ah ! mais non ! fit la Cardoze, il ne faut pas qu'il garde cela pour lui, le cashottier ! Je tiens à ce qu'il cause tout haut. Attention ; je vais faire partir la détente.

Et, se penchant au dessus de la couche, la terrible créature, sur le même rythme et avec le même accent qu'avait pris M. d'Armangis quand il avait prononcé ces mots, lui cria à l'oreille :

— Têtes à vendre ! têtes à vendre !... Voilà le marchand de têtes !

De même que l'étincelle qui fait sauter la mine, cette phrase déterminait la crise. Un frémissement, horrible de douleur, secoua le malheureux dans tout son être. Il se redressa pantelant, l'œil sinistre, les dents serrées, le cou tendu en avant, mais le regard toujours pointé dans la même direction.

— Chut ! chut ! fit-il d'un ton bref.

Et, tremblant, il continua de regarder dans le plus profond silence.

Nicole, après sa phrase criée à la victime, était revenue s'asseoir auprès de M. de Jozères.

— Hein ? souffla-t-elle, quand je vous disais que j'allais faire partir la détente... croyez-vous que j'aie réussi ?

Celui-ci secoua la tête, puis, après un petit temps passé à observer M. d'Armangis, il dit à son tour :

— Il paraît que, dans son délire, il voit quelqu'un qui lui fait peur.

— C'était plus drôle quand il se trémoussait... Enfin attendons... sans doute que celui qu'il guette va lui rendre son galoubet, murmura oyoiquement la Cardoze d'un ton désappointé.

En effet, le malade devait apercevoir un frotif personnage dont l'approche l'épouvantait, car il répéta d'une voix basse que saccadait une indicible terreur :

— Chut ! taisez-vous !... Peut-être qu'il passera sans nous découvrir... Votre robe blanche va nous trahir... Mettez-vous derrière moi... Chut !... Non, il ne se doute de rien : ce n'est pas pour nous qu'il est sorti à pareille heure nocturne. Il doit se rendre à quelque rendez-vous de Nicole... Chut ! chut !

Et M. d'Armangis se tint dans l'immobilité la plus absolue pour que le moindre mouvement n'éveillât pas l'attention de celui qu'il regardait venir.

— Que dit-il donc ? se demanda M. de Jozères qui, dès les premiers mots, avait tendu une oreille curieuse à cette révélation d'un fait entièrement inconnu pour lui.

De son côté, la Cardoze avait vivement dressé la tête et entendait encore prononcer son nom.

— Un rendez-vous de Nicole ? se dit-elle. Ah ça, je suis donc fourrée dans toutes les histoires. A sa première crise, il contait que M. de Saint-Dutasse lui avait cherché noise pour avoir mon adresse... A présent voilà que je suis d'un rendez-vous... Avec qui donc ?

Et, fort intriguée, elle se remit à écouter de plus belle M. d'Armangis, qui avait repris, d'un ton toujours bas, mais maintenant plus précipité :

—Nous sommes découverts ! c'est votre robe blanche qu'il a vue dans l'ombre... il vient à nous ! fuyez, fuyez vite, laissez-moi affronter sa colère. Il va me tuer, dites-vous ? Tant mieux ! que fait la vie à celui qui n'est pas parvenu à toucher votre cœur...

A mesure que l'insensé avait parlé, son accent s'était fait de plus en plus triste. Tout à coup sa voix éclata joyeuse, vibrante de passion pour s'écrier :

— Tu m'aimes ! Tu ne veux pas que je meure ! Tu me demandes de me conserver à ton amour... Non, laisse-moi mourir pour toi... Fuis, fuis, pendant que je tomberai sous ses coups... car il doit être armé, lui !

Après ce dernier mot, M. d'Armangis poussa une sauvage exclamation d'étrange surprise, puis, regardant son poing qu'il crispait autour d'un invisible objet, il s'écria :

— Un couteau ! ! !... donne !

Sa voix devint haletante pour continuer :

— Tu le hais, n'est-ce pas ? Tu le hais et tu m'aimes ?... Répète moi encore que tu m'aimes !... Oui, alors ne fuis pas... Reste sans crainte.

Et avec un clat de son rire strident, il dessina du poing, dans le vide, le geste d'un homme qui poignarde son ennemi.

— Oh ! oh ! murmura Nicole, qui avait compris l'horrible éloquence du geste, voilà un mari qui a passé un vilain quart d'heure ! Quel était il donc ? Un rude amoureux, tout de même, que ce M. d'Armangis. Il n'y va pas de main morte avec son petit air sainte-nitouche.

Elle interrompit subitement son monologue pour se dire tout étonné :

— Tiens ! on croirait vraiment que cela fait jubiler le magistrat.

En effet, suivant cette expression, M. de Jozères jubilait d'une immense joie. Nicole ne croyait pas autant être dans le vrai quand, au moment du pacte, elle lui avait dit que, peut-être, dans les révélations de M. d'Armangis, il découvrirait quelque mystère qui lui fournirait le moyen de rentrer dans son argent. Avant même que le malade eût fini de parler, le procureur avait deviné.

— C'est donc ce jeune homme qui a tué M. de Gabrinoff ? pensait-il en découvrant cette complicité qu'il n'avait jamais soupçonnée.

Et lui, qui avait déjà obtenu un million dans cette affaire, se promettait d'en tirer encore un second en exploitant à fond ce secret surpris. L'immense fortune de M. d'Armangis lui apparaissait comme une mine où il se proposait de puiser, et cette agréable perspective avait amené sur sa face cette satisfaction que la Cardoze avait surprise au moment même où il était en train de se dire :

— Oui, Nicole avait raison, je rentrerai dans mon argent... et avec un beau bénéfice.

Après un très court silence, le fou s'était remis à parler. Il commença par imiter le son du glas funèbre des cloches qui annoncent une messe mortuaire, et, tout en scandant sa phrase de ce bruit, il poursuivit d'une voix lente et solennelle :

— Don, don ; don, don ; venez tous... don, don... venez assister aux funérailles... don, don... de M. comte Iwan de Gabrinoff.

A ce nom, la Cardoze se tourna brusquement vers le procureur qui, s'attendant à sa surprise, l'avait guettée de l'œil.

— Mort ! fit-elle, M. de Gabrinoff est mort ?

— Depuis déjà six mois. Il a été trouvé assassiné dans son pare le jour même de votre disparition...

La fin du mot fut coupée par le convulsif ricanement de M. d'Armangis, qui continua sur le ton d'une farouche ironie :

— Oui... aux funérailles de M. de Gabrinoff assassiné... Ah ! ah ! la commode chose que la justice quand on a de l'argent... assassiné par son garde Jacques Cardoze !

Et le malheureux, se renversant sur les oreillers, se tordit en une épouvantable hilarité.

D'un seul bond Nicole s'était redressée devant le justicier, l'œil sombre et la face pâle.

— Est-ce vrai ? On a osé accuser mon père ! demanda-t-elle d'un ton qui n'annonçait encore qu'une violente indignation.

— Oui... Jacques a passé en jugement, avoua le procureur, se préparant à tenir tête à l'orage.

— Et il a été acquitté...

Au lieu d'achever le mot, la Cardoze poussa tout à coup un cri bref, féroce, effrayant. Puis elle recula de trois pas, la figure convulsée, les lèvres frémissantes, les mains crispées dans sa chevelure.

En sa mémoire venait subitement de surgir tout ce que l'insensé avait dit, alors que, d'en bas, elle écoutait avec M. de Jozères dans le vestibule. Elle se souvenait du magistrat lui bouchant les oreilles quand le malade allait prononcer les noms du bourreau et de la victime. Puis elle eut encore entendre le jeune homme criant : " Têtes à vendre ! " ce cri qu'elle avait répété en riant... Elle avait, en une seconde, compris l'horrible vérité sur le sort de Jacques, de ce père auquel, depuis six mois, elle n'avait pas un moment songé et qui, maintenant, apparaissait à son souvenir avec ces mille preuves de bonté, d'affection et de dévouement qu'il lui avait sans cesse prodiguées.

A pas lente, comme le tigre qui va s'élançer sur sa proie, elle revint vers de Jozères qui, en la voyant s'approcher, fit appel à tout son sang-froid. Pour lui le moment était critique. S'il ne détournait pas la colère de cette fille, elle allait dans le village chercher les témoins dont elle l'avait menacé... grave péril pour lui, car, d'un seul coup d'œil, il avait constaté que M. d'Armangis était dans le maximum du délire.

Se mettant en face du procureur, la Cardoze, dont le regard plongeait dans ses yeux, lui dit sur un ton qui tremblait d'une rage contenue :

— Est-ce que, tout à l'heure, cet homme ne vous appelait pas le marchand de têtes ?

Il y avait, dans cette seule question, cent phrases que le misérable comprit d'un seul coup. Sa réponse fut absolument du même genre :

— Votre père a avoué, dit-il.

En ces quatre mots, Nicole, en eût-elle encore douté, apprenait tout : arrestation, jugement, exécution.

Elle ne s'attendait pas à cette laconique réponse qui, la surprenant, la mit brusquement sur une autre voie que celle qu'elle voulait suivre à l'égard du robin.

— Avoué ? dit-elle ; mensonge ! ! !

— Avoué en plein tribunal, appuya de Jozères qui, tout effrayé qu'il était, se montrait calme.

— Vous mentez !

— Cent personnes vous l'attesteront,

Et, mettant alors la main à sa poche, il en tira le journal de la veille qu'il avait emporté en partant de Sedan pour se

rendre au château de Gabrinoff. Il le tendit ouvert et désignant une place du doigt :

— Lisez, dit-il.

Le regard de Nicolo rencontra ces lignes :

“ Aujourd'hui doit avoir lieu l'exécution de Jacques Car-
dozo, l'assassin du comte de Gabrinoff. Au moment où nous
mettons sous presse, ce misérable, qui a refusé les consolations
de la religion, vient de renouveler l'aveu de son crime qu'il
avait fait en plein tribunal. ”

Sans avoir bronché à cette lecture, la fille du supplicié ren-
dit le journal en demandant d'une voix brève :

— Comment se fait-il que mon père ait avoué un crime
commis par d'autres ? Mme de Gabrinoff et l'homme qui est là
couché ne sont-ils pas les assassins ? Pourquoi la justice... vous,
par exemple, n'avez-vous pas poursuivis les coupables ?... Quel
est ce million dont ce fou a parlé ? L'avez-vous donc reçu pour
faire payer à mon père le crime des autres ?

Une merveilleuse inspiration arriva subitement au sombre
personnage, qui répondit avec aplomb :

— Avais-je besoin de me charger de perdre Jacques, puis-
qu'il avait ?

— Mais il était innocent.

— Oui, déclara effrontément le coquin.

— Alors pourquoi cet aveu ?

Le procureur secoua la tête tristement et, à son tour,
regarda la Cardoze dans les yeux en lui disant d'un petit ton
doux :

— Ne le devines-tu pas ? Ne t'es-tu pas demandé quelles
conséquences pouvait avoir ta disparition du château de Gabri-
noff au moment même où son maître venait d'être assassiné ?
On t'a cherché partout et en voyant que tu ne revenais pas...

— Je vous jure que j'ignorais la mort violente de M. de
Gabrinoff.

— Perrier ne t'en a rien dit ?

— Jamais... Pas un mot.

— Enfin, bref, ton absence t'a fait accuser... Chacun t'a
crue coupable... Ton père comme les autres... Alors, pour te
sauver, il s'est sacrifié... et il a avoué.

Le regard farouche de Nicole avait peu à peu perdu son
éclat. Aux derniers mots du procureur, ses yeux eurent un
nerveux frémissement des paupières, puis deux grosses larmes
coulèrent sur ses joues pâles.

— Je suis sauvé ! pensa de Jozères à cette preuve d'atten-
driissement.

Le premier moment de fureur de cette fille passé, le madré
drôle sentait que le danger était en grande partie conjuré. Il
coupa court au plus vite à ces premières explications pour en
aborder de nouvelles, mais d'un ordre tout différent, et faire
vibrer en Nicole une autre corde que celle de la sensibilité
inattendue qui ne pouvait durer longtemps chez cette nature
mauvaise. Il continua donc, sur le même ton doucement pro-
tecteur qui venait de lui réussir :

— Tu le vois, la grande émotion que j'ai montrée aux
premiers mots de M. d'Armangis... émotion que tu as prise
pour de la terreur... n'était autre qu'une preuve de l'intérêt que
tu m'inspires. J'ai été saisi d'une douloureuse appréhension à
la pensée que tu allais apprendre, tout à coup et sans ménage-
ments, cette catastrophe que tu ignorais. C'était pour t'éviter
un aussi terrible coup que j'ai voulu t'éloigner de cette maison...
que j'ai tenté de te fermer les oreilles quand un nom a été

révélé... que j'ai hésité jusqu'au dernier moment à te suivre
dans cette chambre où je savais d'avance devoir être le témoin
de ta navrante douleur.

Tout cela avait été débité avec un accent ému par le
magistrat. Malheureusement, en voulant trop prouver, il avait
dépassé le but. A mesure qu'il parlait, la Cardoze avait relevé
la tête et, dans son regard que n'obscurissaient plus les pleurs,
une ironique expression était venue luire. Au lieu du remer-
ciement auquel de Jozères s'attendait, elle lui fit entendre un
rire sec qui suivit cette triviale exclamation :

— Gros farceur ! va !

Et, avant qu'il pût protester, elle se leva de la chaise sur
laquelle, à sa minute d'émotion, elle s'était laissée tomber et
s'avança pour lui dire sous le nez :

— Gros farceur... oui. Pendant que vous êtes en train de
me débiter vos balivernes, pourquoi n'ajoutez-vous pas tout de
suite que c'est toujours par intérêt pour moi que vous avez con-
senti aux cinq cent mille francs ?

A cette riposte qui le mettait au pied du mur, de Jozères
garda bonne contenance et répondit d'un petit ton dégagé :

— Oh ! j'ai fait cette promesse sans y attacher la moindre
importance.

La voix de Nicole devint tout à coup railleusement meca-
gante :

— Oui dà ! dit-elle. Je vous prévins que vous jouez un
vilain jeu, mon cher homme. Si, maintenant, vous vous livrez
au doux espoir de ne pas payer plus tard, il faut renoncer bien
vite à cette fort dangereuse idée, car, je vous le jure, vous paye-
rez bel et bien... et tout heureux encore d'en être quitte à si
bon compte.

Il y avait tant de farouche résolution dans le geste dont elle
avait ponctuée sa fin de phrase, que le procureur perdit net
l'aplomb qu'il avait retrouvé depuis l'attendrissement passager
de la fille du supplicié.

— Ah ! poursuivit elle, vous les avez d'un fort calibre, vos
plaisanteries... Par intérêt pour moi, dites-vous ?... Non, digne
monsieur, je n'en crois rien. Il vous faut conter la chose à une
autre, mais pas à celle qui vous a vu tremblant comme un lièvre
quand M. d'Armangis allait dire la mauvaise marchandise que
vous avez dans votre sac. Mon père a avoué... pour me sauver,
assurez-vous... et on l'a envoyé à l'échafaud... Soit ! Mais, dans
cette affaire, vous avez dû commettre quelque terrible infamie
que vous vous êtes fait grassement payer par les vrais coupables...
Vous payerez donc à votre tour, et rubis sur l'ongle, je
vous le promets.

Au fond, les révélations du blessé n'avaient pas encore
assez compromis M. de Jozères pour qu'il se cût tout à fait au
pouvoir de son adversaire. Il se raidit donc contre les menaces
qu'on lui faisait entendre et répondit toujours carrément :

— Une infamie, dis-tu ? Où la vois-tu donc ? Et, je te le
demande encore, pourquoi les coupables n'auraient-ils payé
leur salut quand l'aveu de Jacques les mettait complètement
à l'abri ?

Ce fut M. d'Armangis qui fournit la réponse à cette ques-
tion. Après être resté silencieusement affaissé sur le lit, le
malade, qu'ils avaient cessé de surveiller, venait de se redresser
lentement. La tête penchée sur le côté et tendant l'oreille
comme s'il écoutait une confidence il murmura subitement à
mi voix :

— Ne crains rien, poltron. Personne ne te soupçonne et tu

de cours auoung dang-r... crois on ta Berthe aimée. Moi, j'étais perdue ce matin par une déposition à propos d'une montre égarée, mais j'ai payé un million le silence de M. de Jozères... Sois tranquille, il ne me trahira pas ; je le tiens. Demain matin, sur son conseil, je dois visiter Jacques dans sa prison... Je lui avouerai que c'est moi qui, aidée par Nicole, ai tué mon mari. Je connais le garde, il se sacrifiera par dévouement pour moi et par amour pour sa fille... Lui mort, rien ne pourra plus nous accuser de ce crime.

A la fin de cette confidence qu'il semblait recueillir, le fou répéta tout frémissant de joie :

—Rien ! non rien !

Puis, tout à coup, sa figure se convulsa sous l'impression d'un soudain effroi et il ajouta d'une voix brisée :

—Et la conscience ? ? ?

En prononçant ces mots, il retomba encore sur sa couche, mais, cette fois, évanoui. La crise venait de cesser.

—Eh bien, demanda la Cardoze, vous donneriez-vous tous jurs pour un innocent agneau ? Franchement, est ce que vous croyez, cher monsieur, que ce secret là ne vaut pas cinq cent mille francs ?

Tout en parlant, elle surprit un regard jeté par le justicier sur le malade sans connaissance.

—Oh ! oh ! fit-elle railleusement, ne vous dites pas que, le transport étant fini, vous n'avez plus de risques à courir... Erreur grave !... Car je n'ai pas si bien vidé la fiole qu'il soit impossible de se procurer une seconde séance devant témoins.

Et, en articulant bien les mots, elle répéta :

—Devant témoins, vous me comprenez.

Plus pâle qu'un mort, M. de Jozères, d'une main tremblante, montra l'horloge qui commençait sa sonnerie et bégaya :

—Voilà six heures !... Nicole, tu as promis qu'à ce moment tu aurais tout oublié !

—Alors vous payerez ?

Ce fut un rude moment à passer pour l'avare pèlerin qui, forcé de s'exécuter, fit un signe affirmatif.

—Bien ! dit la fille. Mais comme, au moment de lâcher les écus, votre excellente bonne volonté pourrait faiblir, je vous avais que, pour vous donner un peu de cœur à la chose, je ferai rafraîchir votre zèle par Mme de Gabriouff... Elle est trop compromise dans l'affaire pour n'avoir pas intérêt à ce que vous payez gentiment.

—Tu comptes dire à la comtesse que tu sais tout ? s'écria le robin à cette nouvelle complication.

—Oui, quand je la verrai... dans quelques heures.

—Tu veux donc te rendre à son château ?

—A quoi bon ? Elle va venir ici. Perrier est allé la chercher.

Le procureur fit un bond de surprise.

—Quoi ! fit-il vivement, ici ? dans quelques heures, dis-tu ? A quel moment juste ?

—Si elle est partie aussitôt qu'elle est prévenue par le docteur, elle arrivera entre huit et neuf heures.

Le digne homme crispa les poings et gringa d'une voix désespérée :

—Je n'aurai jamais le temps !

—Le temps de quoi ?

Le magistrat se consulta un court moment, puis il vint à Nicole, qui se tenait debout, appuyée d'une main sur la petite table où se trouvait placé le flacon de cette potion calmante que

Perrier avait recommandé de faire prendre par cuillerée au malade, quand il demanderait à boire.

—Ecoute, fit-il. Tu veux voir Perrier riche ?

—Oui, et je l'épouserai quand il pourra me donner tout ce luxe que j'ambitionne. Dans le commencement, je n'aimais pas le docteur, mais, peu à peu, je m'y suis attachée... Comment ? je n'en sais trop rien... c'est peut-être par remords. Hein ! cela vous étonne fort, n'est-il pas vrai ?... Que voulez-vous ? Si mauvaise que je puisse être, il me passe comme cela, de temps à autre, de bons sentiments et, parfois, je me surprends à croire que je serais capable d'un grand dévouement...

—Oui, Perrier m'a inspiré un remords. Cet homme, luttant contre une épouvantable misère, n'avait qu'un but : la science. Jusqu'à vingt-huit ans, toujours travaillant, sans cesse préoccupé de son art, il n'avait eu d'autre maîtresse que l'étude... C'est alors que je suis entrée dans sa vie... Qui sait si, sans moi, il ne serait pas devenu un homme célèbre et honoré ?... Qu'advient-il parce que je me suis rencontrée sur sa route ? L'avenir en décidera...

—L'amour insensé qu'il a pour moi l'aveugle, mais, moi que la passion n'étouffe guère, je vois clair et j'ai la conscience que j'ai perdu cet homme... Donc, à défaut de cette célébrité et de cette considération qu'il n'obtiendra plus, je veux qu'il soit riche ! Ma tyrannique volonté le poussera impitoyablement sur la route de la fortune. Vos cinq cent mille francs seront pour lui, rien que pour lui... Je lui dois bien un tel dédommagement à cet homme que j'ai pris studieux, naïf, honnête... pour en faire...

Et, après avoir un peu cherché sa fin de phrase, Nicole, riant au nez du procureur, ajouta :

—... Peut-être un coquin comme nous !

M. de Jozères avala sans broncher le compliment et reprit aussitôt :

—Puisque tu veux voir le docteur devenir riche, laisse moi te rappeler une de nos conventions. Te souviens-tu, il y a une heure, quand j'hésitais à monter ici, m'avoir dit ces mots : " Bien que vous connaissiez d'avance tout ce que va dire notre fou, qui sait s'il ne nous lâchera pas aussi quelque bon secret, inconnu de vous, dont un finaud de votre force sait toujours tirer parti. Vous trouverez ainsi un moyen de rentrer dans votre argent. "

—Oui, je l'ai dit... Après ?

—Cet homme, dans sa fièvre, s'est avoué assassin... ce que j'ignorais... Il y a là une mine d'or à creuser. Seule, tu n'en saurais rien... ou presque rien tirer. Veux-tu t'en remettre à moi et me laisser faire ? L'heure actuelle est propice... plus tard l'occasion serait moins favorable... surtout quand il aura été rejoint par Mme de Gabriouff. Répond : consens-tu à me laisser agir ?

La réponse de la Cardoze, à cette proposition, fut aussi promptement que laconique.

—Done : Part à deux ? dit-elle.

—Oui, c'est convenu.

—Faites alors.

M. de Jozères interrogea aussitôt l'horloge d'un air anxieux :

—Le temps marche toujours ! gronda-t-il d'un ton de dépit, et nous ne pourrions rien obtenir si le malade n'a pas complètement retrouvé toute sa présence d'esprit avant l'arrivée de Mme de Gabriouff.

—N'est ce que cela ? fit Nicole.

Elle prit sur la table la fiole préparée par le docteur et la tendit au justicier en disant :

Faites-lui avaler cela. C'est une potion que Perrier m'a dit devoir rendre le calme au blessé.

Au même instant, ce dernier s'agita sur ses oreillers et sans ouvrir les yeux, d'une voix qui n'irritait plus la folie, prononça ces deux mots :

—A boire !

X.

Encore une fois, Mme d'Armangis s'interrompit à ce point de son histoire.

François, d'un geste de main, venait de lui couper la parole pour lui adresser cette question :

—Quand le malade demanda à boire, il avait retrouvé la raison ?

—Oui... mais il ne la recouvra bien entière qu'au bout d'une heure. Malheureusement c'était encore trop tôt, car, si grande diligence que j'eusse faite, je ne pus arriver à temps pour arracher M. d'Armangis des rapaces griffes de M. de Jozères et de Nicol., en les empêchant de tendre à leur proie le piège dans lequel ils la firent tomber.

Cette interruption de M. de Valnac avait changé le fil des idées de sa sœur, qui bifurqua dans son récit en se faisant alors entrer personnellement en scène.

Au bout d'un court silence qui lui servit à rassembler ses souvenirs, elle continua ainsi :

Après avoir lancé le procureur à la poursuite de M. de Saint-Dutasse, une sorte de tranquillité relative avait succédé en moi à la peur qu'avait fait naître la découverte de la sous-traction du reçu par le chevalier. Je m'étais donc couchée, et au bruit du vent qui, ce soir-là, secouait les arbres du parc, je m'étais endormie en songeant au robin courant la poste par un pareil temps.

Je fus réveillée en sursaut par la voix de ma femme de chambre qui, tout effarée, m'annonçait qu'un visiteur demandait à me parler. Nous étions alors à la fin d'avril, époque de l'année où les nuits sont déjà courtes. Il faisait donc grand jour et soleil levé quand je rouvris les yeux.

—Comment ai-je pu dormir si tard ? dis-je à cette fille qui, par son annonce d'une visite, m'avait donné à croire que la matinée était fort avancée.

—Bien tard ? répondit-elle, mais non, madame, il est à peine six heures du matin.

—Et quelqu'un se présente à une telle heure ! m'écriai-je étonnée.

—Il a tant insisté pour vous voir, tant répété que c'était de la dernière importance, que j'ai osé réveiller madame pour la prévenir de cette visite du docteur Perrier.

—Le docteur Perrier ? répétai-je fort intriguée en entendant le nom de cet homme qui avait quitté le pays depuis six mois.

—Oui, madame, lui-même. Je ne sais pas d'où il arrive... c'est peut-être pas de bien loin... mais je vous assure que, où qu'il vienne, il n'a pas flâné en route, car son cheval est blanc d'écume et à peu près fourbu.

A ce détail, qui trahissait tout le sérieux du motif qui avait fait accourir le médecin à franc étrier pour me parler, je passai

à la hâte une robe et je me rendis au boudoir où il avait été introduit. Cet homme n'alla pas par quatre chemins pour m'ap-prendre la cause qui l'amena. Dès qu'il me vit entrer, il débute franchement par cette sorte de laconique sommation :

—Madame, me dit-il, je viens vous chercher de la part de M. d'Armangis, fort grièvement blessé.

J'aurais pu répondre que je m'étonnais qu'il s'adressât directement à moi au lieu d'aller porter sa nouvelle au-château même de son client, mais le docteur prévint cette objection en ajoutant :

—Si je suis arrivé tout droit à vous, madame, c'est parce que ce jeune homme, dans son délire, dit des choses que j'ai cru inutile de laisser entendre par d'autres que vous.

A la manière dont il avait appuyé sur sa phrase, la crainte me prit. De quoi le docteur était-il instruit ? Pour savoir à quoi m'en tenir, je renouai à jouer au fin et je suivis Perrier sur le terrain où il m'appelait.

—Et que peut avoir dit M. d'Armangis dans sa fièvre ? lui demandai-je en le regardant en face.

—Un de ces secrets qu'un galant homme, quand il l'a entendu, oublie tout aussitôt.

Cette réponse me fit respirer plus librement, car elle m'annonçait qu'il n'avait été question que d'amour dans les involontaires confidences du malade. Au ton du médecin, j'avais deviné qu'il était sincère et qu'il n'en savait pas plus. Mais si M. d'Armangis n'avait encore rien révélé de dangereux, il se pouvait que cette heureuse chance ne persistât pas. De toute nécessité, il me fallait donc mettre au plus vite le fugitif sous ma surveillance.

—Vous venez sans doute de bien loin, docteur ? demandai-je.

—D. Blancy, à douze lieues d'ici. C'est le troisième relais de poste.

La conversation s'était si singulièrement engagée que je n'avais pas eu le temps, ni même la pensée, du reste, de demander de quel accident M. d'Armangis avait été victime. Je m'aperçus de cet oubli au même moment que me revint aussi le souvenir de M. de Saint-Dutasse qui, son compagnon de route, devait lui avoir prodigué ses soins, s'il n'était lui-même aussi blessé.

—Mais, dis-je à Perrier, une autre personne n'a-t-elle pas aussi écouté les indiscretions du malade ?

Il parut se troubler légèrement, puis répondit après avoir hésité :

—C'est vrai, madame... j'ai ma sœur chez moi... mais elle est sourde.

Bien que le médecin, pendant six mois qu'il avait fréquenté le château, n'eût jamais soufflé mot de cette sœur, mon inquiétude à propos du pique-assiette m'empêcha de relever ce détail et j'ajoutai en insistant :

—Non, je vous parle du monsieur qui voyageait avec M. d'Armangis... il est resté auprès du blessé, n'est-ce pas ?

—Oh ! non, il avait trop hâte de décamper, dit le docteur avec un léger sourire.

Je le regardai avec surprise.

—Ah ! fit-il, je m'aperçois, madame, que j'ai oublié de vous dire à quelle cause est due la blessure.

—C'est, je la suppose, à un accident de voiture.

—Pas du tout... à un duel.

—Un duel ?... avec qui ? m'écriai-je.

—Avec son compagnon de route, qui exigeait qu'il lui montrât une lettre dont il était porteur.

Depuis que le vol du r.ou m'avait appris de quoi était capable de Saint-Dutasse, tout nouvel note de cet homme devait m'effrayer. Un frisson me secoua en pensant quelle était cette lettre dont il était question. Je ne voulus pas donner l'éveil au médecin par trop de questions et, me résolvant d'interroger d'Armangis, j'ajoutai aussitôt :

—Je pars avec vous.

Vingt minutes après j'étais prêt au départ et je montais dans ma berline avec Perrier, dont le cheval épuisé devait se reporter à l'écurie du château. Durant la route, le médecin s'ouvrit plus la bouche sur ce qu'avait pu dire M. d'Armangis. Il ne parla pas non plus de cette prétendue sœur sourde dont, de mon côté, le souvenir ne me revint pas à la mémoire pendant tout le trajet. Nous causâmes de lui, de ses projets, de son ambition. Il appuya sur sa misère qui l'avait fait aller courir la fortune à Paris et qui l'en avait chassé après une infructueuse tentative. Bref, malgré la secrète inquiétude qui me dévorait, le temps avait rapidement passé quand le docteur s'éria, en me montrant un clocher qui pointait à l'horizon :

—Tenez, voici Blancey !

Si près du but, le postillon redoubla de zèle et exalta son attelage, qui nous emporta avec une telle rapidité que les fers des chevaux et les roues faisaient un infernal sabbat sur l'inégal pavé de la route.

Nous n'étions plus qu'à trois portées de fusil du village lorsque tout à coup, d'un chemin de traverse, un gendarme à cheval déboucha sur la route un peu en avant de notre voiture. En nous voyant arriver à fond de train, il rang a sa monture sur un bas côté pour nous laisser la voie libre. Quand nous passâmes, il reconnut le docteur qu'il salua familièrement, puis il lui adressa vivement quelques mots.

—Que dit-il ? me demanda Perrier.

—Ma foi ! répondis-je, il est assez impossible d'entendre avec le vacarme que fait notre berline.

Le gendarme avait mis son cheval au galop pour nous rattraper et, sans doute, répéter sa phrase de plus près au docteur. Mais nous courions avec une si grande rapidité que, malgré l'éperou, l'animal ne parvint pas à nous gagner de vitesse. Tout ce qu'il put faire fut de garder la distance de quelques mètres qui le séparaient de nous. Ce gendarme, gaïopant à notre suite, avait vraiment l'air de nous escorter.

—M. d'Armangis est dans une chambre du premier étage... tenez, la fenêtre de gauche, me dit Perrier quand nous fîmes en vue de sa maison.

À ce moment le souvenir de la sœur me revint en voyant s'agiter un rideau de la fenêtre indiquée et, sans avoir le moindre soupçon je répondis :

—On a soulevé un rideau ; c'est sans doute votre sœur qui guette notre arrivée.

Quand la berline s'arrêta devant la porte, je sautai de la voiture et je m'élançai dans la maison sans m'inquiéter du docteur, resté en arrière pour savoir enfin ce que lui voulait le gendarme qui, arrivé derrière nous, mettait pied à terre.

Au fond du vestibule se trouvait un escalier sur lequel je m'engageai sans hésiter. Par la position de la fenêtre que m'avait indiquée Perrier, j'étais à peu près sûr de trouver sans grande peine la chambre où j'allais rencontrer M. d'Armangis. Dans mon ascension, lorsque l'évolution de l'escalier en spirale me ramena en vue de la porte d'entrée de la maison, j'aperçus en dessous de moi, le docteur qui abordait le militaire descendu de cheval. Instinctivement, je m'arrêtai pour écouter.

—Que m'avez-vous donc dit sur la route, mon brave ? Le bruit de la voiture m'a complètement empêché d'entendre un seul de vos paroles ? demanda Perrier qui était devenu un peu pâle depuis qu'il avait vu ce gendarme le suivre jusqu'à son logis.

—Je vous disais ce que je viens précisément de faire, répondit le soldat en souriant.

—Quoi donc ?

—“ Que j'allais chez vous. ”

—Et dans quel but ? interrogea le médecin après une légère hésitation.

—Ah ! quant à ça, je ne pourrais pas trop vous le dire. Je sais seulement que c'est pour affaire de service, voilà tout. Le brigadier m'envoie me mettre à la disposition du magistrat.

—Un magistrat ? quel magistrat ? où donc se trouve-t-il ? s'informa vivement Perrier dont la pâleur avait augmenté.

—Tiens ! oui, au fait, c'est vrai... vous qui revenez de voyage, vous ne savez pas que la justice est chez vous en ce moment.

—La justice ? répéta le docteur en tremblant.

—Oui... la justice... mais pour vous apprendre s'il retourne des choux ou des raves, je l'ignore autant que mon tricorne... il faut croire qu'il sera arrivé quelque chose chez vous pendant votre absence.

Bien que le ton du gendarme fût gracieusement familier, le seul mot de “ justice ” qu'il venait de prononcer m'avait fait tressaillir. Quo s'était-il passé sous le toit de Perrier depuis qu'il avait quitté pour accourir au château de Gabrinoff ? M. d'Armangis, dans son transport, a-t-il tout compromis ? Comment se faisait-il qu'un autre témoin que cette sœur sourde se fût trouvé là pour recueillir ces involontaires et dangereuses révélations et pour en prévenir cette justice qui, actuellement installée chez le docteur, appelait la gendarmerie ?

Ce fut donc avec une précipitation épouvantée que j'achevai de franchir l'escalier et que j'ouvris la première porte qui s'offrit à moi sur le palier. Ma frayeur diminua immédiatement de moitié à la vue du blessé tout seul dans la chambre. Pâle et affaibli, il était étendu sur une chaise longue, aux rayons du soleil que laissait entrer la fenêtre près de laquelle il était placé.

Ma première phrase, en l'abordant, fut celle-ci :

—Qu'est-il donc arrivé ?

Mon accent trahissait une telle crainte que M. d'Armangis, malgré sa souffrance, retrouva aussitôt des forces pour me dire vivement :

—Ne tremblez plus... vous êtes sauvée, Berthe... j'ai tout arrangé.

—Arrangé ? répétai-je sans comprendre rien encore à cette réponse.

—Oui, reprit-il, vous êtes sauvée... votre arrestation ne sera pas maintenue.

Que je fusse arrêtée en entrant chez le docteur, c'était une probabilité admissible pour moi. Mais que M. d'Armangis crût que mon arrestation avait précédé mon arrivée à Blancey, voilà ce qui me surprenait.

—Mon arrestation ne sera pas maintenue ? m'écriai-je ; mais qui donc a pu vous y faire croire ?

—Eux, dit-il.

—Eux... qui ?

Au lieu de répondre à cette question, il ajouta :

—Et puis, ne l'ai-je pas vu par moi-même ?

—C'est donc vous qui avez soulevé le rideau de cette fenêtre quand la berline approchait ?

—Oui... et en reconnaissant que la voiture était escortée d'un gendarme je n'ai plus douté de ce qu'on m'avait annoncé de votre arrestation et de votre prochaine arrivée ici pour la confrontation.

Cette présence du gendarme derrière ma voiture était due, j'en étais certaine, au simple hasard, mais cette circonstance avait été habilement exploitée par ceux dont parlait M. d'Armangis. Alors je pensai tout à coup qu'à mon entrée dans cette maison je n'avais rencontré personne sur mon passage. La facilité avec laquelle on m'avait laissé pénétrer dans cette chambre me persuada aussitôt que j'étais tombée dans une souricière et que d'invisibles témoins s'étaient postés aux écoutes pour surprendre les premières paroles que je devais imprudemment laisser échapper en abordant mon complice. En une seconde, ma mémoire, que j'interrogeai, me prouva que je n'avais encore dit nul mot compromettant. Par prudence, je baissai immédiatement la voix :

—Eux... qui ! redis je à l'oreille du blessé.

Il me regarda avec un indicible étonnement.

—Ne savez vous donc pas ce qui m'est advenu ? demandait-il avec un accent qui témoignait d'un commencement de méfiance d'avoir été joué.

—Je sais seulement que vous avez été blessé en duel par M. de Saint-Dutasse.

—Oui, avant hier, dit il.

A cette réponse, je crus que l'épuisement avait pu troubler le souvenir de M. d'Armangis et je ne voulus pas relever son erreur de date. Mais, pour lui éviter des détails inutiles qui l'auraient fatigué, j'ajoutai :

—Passons tout de suite à cette crise févreuse qui a suivi votre blessure.

—Oui, fit-il... et elle a duré vingt-six heures sans interruption.

A cette nouvelle méprise, je l'examinai pour m'assurer s'il était de bonne foi. D'un seul coup d'œil, je constatai qu'il n'avait nullement conscience du temps écoulé. Sans l'avertir en rien je le laissai poursuivre son récit.

—Et pendant ces vingt-six heures, reprit-il... pour mon malheur et le vôtre, Berthe... le délire m'a fait trop parler. La fatalité a voulu que le docteur ayant été, je ne sais pourquoi, obligé de s'absenter, m'avait laissé sous la surveillance d'une garde...

—Oh ! interrompis je, le danger n'était pas grand, car cette garde est sourde.

—Sourde ! s'écria M. d'Armangis en me regardant.

—Oui, sourde ! appuyai je, c'est l'infirmité dont, m'a appris le médecin, est affligée sa sœur.

Son étonnement redoubla à mes paroles et il reprit avec un triste sourire :

—La sœur ?... dites donc l'épouse.

—Oh ! oh ! l'épouse !... non, c'est sa sœur, sa vraie sœur, affirmai-je.

Il eut l'air de céder et me répondit lentement :

—Soit ! sa sœur... puisque vous me l'assurez... car je ne connaissais pas de frère à Nicole Cardoze.

A ce nom, je me redressai, palpitante d'effroi et de surprise, en balbutiant :

—Quoi ! cette femme qui vous a veillé est Nicole ! ! !

—Oui... et vous savez maintenant si cette fille est sourde... et si elle est ici chez un frère.

Je me souvins aussitôt que la disparition subite de la Cardoze avait eu lieu à la même date que le départ de Perrier du village de Donchéry, et je compris que Nicole s'était fait enlever. Je devinai alors la scène qui avait dû se passer.

—Ainsi, repris je, cette fille, épiait à votre chevet les divagations de la fièvre, a tout entendu ?

—Tout ! Elle a, en même temps, appris l'exécution de son père et...

D'une voix plus basse et frémissante de remords, M. d'Armangis, qui avait hésité, termina sa phrase :

—...Et le nom des deux coupables du crime pour lequel son père innocent est monté sur l'échafaud.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884—[No 236].

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des DRAMES INCONNUS, c'est-à-dire depuis le 1er juillet 1884; celle qui nous enverra deux années (\$2) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des MEURTRES DE L'HÉRITIÈRE, soit depuis le 13 décembre 1883 à ce jour, et le journal durant deux autres années; celle qui nous enverra trois années (\$3) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication de LA FILLE DE MARGUERITE, c'est-à-dire depuis le 12 octobre 1882 à cette date et le journal pendant trois autres années; celle qui nous enverra le montant de son abonnement pour quatre années (\$4) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication d'UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE, commencée le 1er janvier 1882, ou l'année 1881 complète, et le journal pendant quatre ans.

o— AUTRES AVANTAGES —o

Toute personne qui nous enverra la souscription de deux nouveaux abonnés recevra comme prime l'une des années ci après mentionnées, à son choix; celle qui nous enverra la souscription de trois nouveaux abonnés recevra deux années; celle qui nous enverra la souscription de quatre nouveaux abonnés recevra trois années; celle qui nous enverra cinq recevra quatre années, enfin, celle qui nous enverra six recevra la collection complète depuis le 1er janvier 1881 à ce jour, plus le journal durant un an, gratuitement.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit:—Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents: 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournissons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880—Epuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtres de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884)—jusqu'au 1er juillet—*Les Drames de l'Argent et Le Meurtres de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)